

LES ANGLAIS EN ÉGYPTÉ

(Voir gravure)

Pendant que la diplomatie en est encore aux paroles, l'armée anglaise s'avance hardiment dans la vallée du haut Nil à la conquête du Soudan. La marche sur Dongola, soi-disant pour venir en aide aux Italiens, assiégés par les Derviches dans Kassala, qui en est à cinq cents kilomètres, est le prétexte tout trouvé pour retarder encore l'évacuation de l'Égypte à la Colonie du Cap. Il y a douze ans déjà, une expédition avait été envoyée au secours de Gordon-Pacha, enfermé dans Khartoum. Le mahdi, Mohammed-Ahmed, écrase et détruit toutes les armées lancées contre lui : le 13 novembre 1883, quinze mille hommes, sous les ordres du général Hicks-Pacha, sont anéantis ; Gordon-Pacha est assassiné le 28 novembre 1885. Seul, le docteur allemand Schnitzer, plus connu sous le surnom d'Emin-Pacha, lieutenant de Gordon, reste perdu dans les provinces équatoriales, avec quelque troupe, coupé de toute communication avec l'Europe. C'est alors qu'eut lieu la fameuse expédition de Stanley.

Renonçant à suivre la vallée du Nil, il choisit la véritable voie pour pénétrer au cœur de l'Afrique, c'est-à-dire la route du Congo, et, à travers les ténèbres de l'Afrique, parvient jusqu'à Emin, qu'il emmène, malgré lui, sur la côte orientale d'Afrique, avec sa petite troupe décimée. Cette traversée de l'Afrique, de l'ouest à l'est, fut une des plus belles expéditions de ce siècle, mais des plus meurtrières. Le Soudan était, néanmoins, perdu. Le mahdi, ou plutôt son successeur depuis 1885, Abdullah-El-Taïchi, s'était créé un vaste empire dans ces provinces abandonnées, et son armée comprendrait, au dire des Anglais, plus de 30.000 Arabes armés de fusils, 6.000 cavaliers, 6.400 soldats armés de lances, dont le quartier général est à Ouderman, en face de Khartoum, où se trouvent encore les émirs Yakul et Mulazem, avec 21.000 fantassins et plus de 3.000 cavaliers. L'artillerie de l'armée des Derviches comprendrait 6 pièces Krupp de gros calibre, 3 mitrailleuses et plus de 100 canons Messing ; toutes troupes réparties à Rédiat, El Obeid, Berber, Adiarama et Dongola.

C'est cette partie abandonnée que les Anglais veulent reprendre. La marche sur Dongola s'effectue : l'armée égyptienne, comprenant 8.000 hommes (pour la plupart nègres du Soudan), est concentrée à Ouady-Halfa, sous le haut commandement de sir Herbert Kitchener, sirdar de l'armée égyptienne, assisté des colonels Rundle et Hunter. Le général sir Herbert-Horatio Kitchener est encore relativement jeune. Né en 1851, il était, à l'âge de vingt ans, officier de l'armée britannique et fit déjà, en cette qualité, la campagne du Soudan contre le mahdi et son successeur. Sa connaissance du théâtre de la guerre l'a fait nommer commandant en chef de l'expédition projetée.

La France ne peut se désintéresser de cette expédition, qui peut mettre en péril ses possessions du Haut-Oubanghi, si les Derviches, pourchassés, se réfugiaient sur ces territoires et déclaraient la guerre sainte contre les étrangers.

LES FEMMES QUI GROGNENT

Il y a des gens qui n'aiment pas le monde ; il en est d'autres qui n'aiment pas les femmes. M. Auguste Strindberg est de ceux-là ; et, par delà les mers, il lui advient des émules en misogynie.

Le professeur Cyrus Edson vient de se livrer dans l'*American Review*, à un "écreintement" véhément de "celles qui grognent", des femmes acariâtres, querelleuses, qu'il considère, non sans apparence de raison, comme une des plaies de l'humanité ! La *Revue des Revues*, traduisant un passage de l'étude américaine, nous offre ce charmant tableau de mœurs :

Voilà cet homme rentré chez lui, et sa femme commence à le quereller. S'il est physiquement vigoureux, s'il a l'esprit net et juste, il ne manquera pas de se révolter contre l'injustice des accusations de sa femme ; car c'est le propre des femmes querelleuses, d'exagérer énormément leurs griefs, même quand elles ne les inventent pas de toutes pièces.

La négligence, chez un homme, est certainement une chose contrariante, mais ce n'est pas un crime. Un flot continu de reproches, durant parfois deux ou trois heures, parce qu'il aura oublié de mettre une lettre à la poste, le portera à penser qu'il y a disproportion entre l'effet et la cause.

Si l'homme est bien portant, s'il n'est pas affligé d'un tempérament trop nerveux, qu'arrivera-t-il ? D'abord, que l'amour qu'il peut avoir éprouvé pour sa femme disparaît ; puis il en vient à la regarder comme quelque chose de fâcheux ; de là à s'en dégoûter, puis à la haïr positivement, il n'y a pas loin. S'il y a des enfants, le mari peut, pour eux, continuer à demeurer avec elle ; mais ce sera là une bien pitoyable maison pour l'éducation des enfants. L'homme se rend vite compte qu'il possède dans sa force physique un auxiliaire qu'il peut appeler à son aide. Il ne frappera pas encore sa femme, parce que les influences de l'éducation ont conservé leur empire sur lui ; peut-être vaudrait-il mieux pour elle qu'il la frappât, car la terreur physique d'une correction l'amènerait à se surveiller elle-même. Une pareille famille est un enfer sur la terre.

Celui-là ne frappe pas ; d'autres, pour ne pas frapper, prennent la fuite et se réfugient au cercle ou à la taverne. Là, ils jouent ou ils boivent, à moins qu'ils ne jouent en buvant. Mais M. Cyrus Edson, auprès de qui M. Strindberg passerait décidément pour "l'ami des femmes," cite encore un fait plus horripilant :

"J'ai connu un cas dans lequel l'humeur querelleuse de la femme conduisait l'homme dans une maison de fous, où il mourut... Jusqu'au jour de sa mort, il adora son bourreau. Le plus grand chagrin qu'il éprouva dans sa cellule fut qu'on lui défendit de la voir, ses visites ayant été interdites parce qu'elle ne le voyait jamais sans le quereller et sans déterminer une attaque nouvelle de sa maladie. Eh bien ! cette femme, qui avait assassiné la raison de son mari, quémandait et recevait des démonstrations sympathiques. On la plaignait parce que son malheureux mari était fou. Je n'ai jamais pu la regarder sans éprouver à son aspect

un sentiment d'horreur que les mots ne sauraient rendre."

En vérité, cela est épouvantable. Pour montrer son impartialité, M. Edson nous doit une étude sur "ceux qui grognent" dans leur ménage, qui ne sont jamais contents de rien et rendent leur femme atrocement malheureuse. Il doit en exister, de ces hommes, en Amérique certainement, et—qui sait ?—en Europe.

LES PETITES CURIOSITÉS

LE GAZ ARTIFICIEL

Prenez une feuille de papier d'une assez grande dimension, que vous roulerez autour d'une baguette ; enlevez cette dernière, et vous aurez ainsi constitué un tube en papier.

Vers le milieu du tube, percez un petit trou, sur une face seulement.

Allumez alors le rouleau de papier à ses deux extrémités, en ayant soin de le tenir légèrement incliné. Bientôt vous verrez de la fumée s'échapper par le trou



du milieu. Et si vous approchez une allumette enflammée, le gaz brûlera, sans que la flamme touche au papier.

Ce phénomène résulte de la combustion du papier, qui dégage de l'hydrogène carburé, lequel, n'ayant d'autre issue que le petite orifice latéral, se mêle à la fumée et vient s'enflammer à l'allumette que vous lui présentez.

C'est une expérience dans ce genre qui a été le point de départ de l'application du gaz d'éclairage.

PHILOGONE.

NOUVELLES A LA MAIN

Nos mendiants :

—Pauvre homme ! Vous n'avez plus qu'un œil ? Comment avez-vous perdu l'autre ?

—En cherchant de l'ouvrage, ma bonne dame.

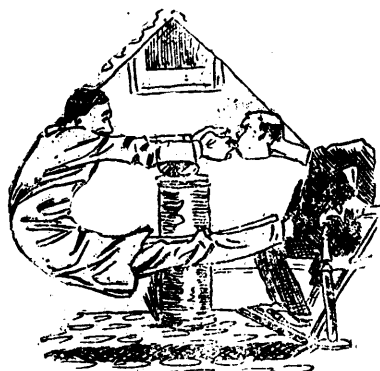
Dans un embarras de voitures, une femme se trouve à côté d'un gros bouledogue, attelé à une voiture à bras. Elle se recule avec des marques visibles de frayeur.

—N'ayez pas peur, lui dit le patron du chien... il ne mord que dans la chair fraîche !!!

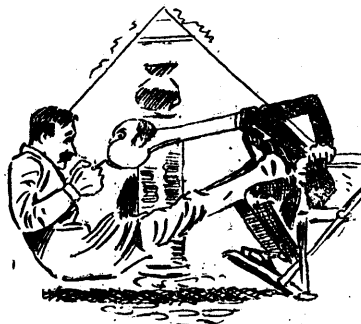
UN ARTISTE DE L'ART DENTAIRE



Une bien mauvaise dent, monsieur. Personne n'a pu l'extraire. Voulez-vous essayer.



Un grand effort, et puis....



Un très grand, très grand effort !!



Vous avez de l'expérience, mon ami.—Je vais vous dire ; j'ai fait trois ans de marine, dans une équipe d'amateurs !!